

PLUTARQUE

II

À

VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE

TRADUCTION NOUVELLE
PAR ALEXIS PIERRON
Professeur au Lycée Saint-Louis

TROISIÈME ÉDITION
ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE

TOME DEUXIÈME



PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
28, QUAI DE L'ÉCOLE

—
1858

À

PLUTARQUE.

PARALLÈLES, OU VIES COMPARÉES.

PÉLOPIDAS.

(Né en l'an . . . et mort en l'an 364 avant J.-C.)

On faisait un jour, devant Caton l'ancien, l'éloge d'un homme qui se laissait emporter, dans les batailles, à une témérité et à une audace inconsidérée. « Il est bien différent, dit Caton, d'estimer beaucoup la vertu, ou de faire peu de cas de la vie. » C'était un mot fort sensé. Il y avait, par exemple, dans l'armée d'Antigonus, un soldat que rien n'arrêtait; mais c'était un homme d'une complexion faible, et d'une santé délabrée. Le roi lui demanda un jour pourquoi il était si pâle; et le soldat avoua qu'il souffrait d'une maladie secrète. Le roi donna à ses médecins les ordres les plus pressants de mettre en œuvre tout leur art, et, s'il y avait des remèdes efficaces, de n'en négliger aucun. Or, quand notre brave fut guéri, il ne chercha plus le danger, et on ne le vit plus se précipiter dans la mêlée; ce qui fit qu'Antigonus l'appela, et lui exprima sa surprise d'un tel changement. L'homme alors lui répondit avec franchise : « O roi ! c'est toi-même qui m'as rendu moins brave, en me délivrant des maux qui me faisaient mépriser la vie¹. » C'est encore

¹ Ceci rappelle l'anecdote du soldat de Lucullus, si bien contée par Horace.

à ce sujet que se rapporte le mot d'un Sybarite sur les Spartiates : « Il ne leur est pas bien difficile d'affronter la mort sur les champs de bataille, puisque c'est pour eux un moyen d'échapper à une vie si rude et si austère. » Sans doute, aux yeux des Sybarites, qui fondaient dans les délices, ne pas craindre la mort par amour du beau et de l'honneur, ce ne devait être que de la haine pour la vie. Les Lacédémoniens, au contraire, grâce à leur vertu, trouvaient également des charmes et dans la vie et dans la mort. C'est ce que prouve cette inscription funèbre :

Ils ont péri, persuadés que le bonheur ne consiste ni à vivre
ni à mourir,
Mais à savoir faire glorieusement l'un et l'autre.

Il n'y a rien de répréhensible à éviter la mort, si l'on tient à la vie par un motif qui n'ait rien de honteux ; il n'y a pas de gloire non plus à l'attendre, si c'est par dédain de la vie. Voilà pourquoi Homère ne conduit aux combats les guerriers les plus braves et les plus belliqueux, que parfaitement armés. Voilà pourquoi encore les législateurs de la Grèce ont institué des peines contre celui qui jetterait son bouclier, et non contre celui qui jetterait son épée ou sa lance : donnant à entendre par là que le premier soin de tout combattant, et particulièrement de celui qui commande un État ou une armée, c'est de se garantir lui-même des coups qu'on lui porte, et non pas d'en porter à l'ennemi.

S'il est vrai, suivant la définition d'Iphicrate ¹, que les troupes légères ressemblent aux mains, la cavalerie aux pieds, la phalange à la poitrine et à l'estomac, on voit qu'un général, en se jetant au-devant du danger et en se livrant à son audace, néglige non-seulement sa propre vie, mais celle de tous, parce que son salut as-

¹ Général athénien qui se distingua, avec Timothée, au temps de la guerre contre les alliés.